

## L'HYMNOGRAPHIE SYRIENNE

LA Syrie peut être considérée comme la terre d'élection de l'hymnographie chrétienne. C'est en cette région qu'elle est le plus anciennement attestée ; nulle part sans doute elle n'a connu pareil développement, au point qu'aujourd'hui elle représente la masse de beaucoup la plus importante des textes liturgiques en usage dans les Eglises de tradition syrienne : syro-jacobite, syro-chaldéenne, maronite, et dans celles qui leur sont apparentées : rites byzantin, arménien et même copte. Ces dénominations, pour autant qu'elles ont une signification géographique, marquent l'extension qu'il faut donner au qualificatif « syrien ». Il recouvre les vastes régions qui constituèrent à partir de Dioclétien le « diocèse d'Orient » et, par la suite, les patriarcats chrétiens d'Antioche et de Jérusalem. On y englobe donc, outre la Syrie actuelle, le Liban et la Palestine, tout le sud de la Turquie, y compris les régions côtières de l'Asie Mineure bien à l'ouest d'Antioche, ainsi que le nord de l'Irak. Ensemble fort complexe où avaient fleuri d'antiques cultures exprimant des traditions, des sensibilités, des attitudes religieuses bien diverses. L'usage de l'araméen comme langue véhiculaire n'y avait été que partiellement supplanté par celui du grec dans les régions proches des côtes méditerranéennes et dans quelques villes de l'intérieur.

C'est en ces régions que le christianisme trouvera son premier champ d'expansion et développera des foyers qui, tels Antioche pour les régions helléniques et Edesse (dont on ne peut séparer Nisibe, plus orientale) pour celles qui restèrent fidèles à la langue araméenne et à la culture sémitique qu'elle véhiculait, rayonneront leur influence à travers toute la chrétienté. Dans ce rayonnement, l'hymnographie syrienne tient une place considérable.

*Des cantiques évangéliques aux hymnes didactiques.*

Les plus anciens témoins de l'hymnographie chrétienne nous ont sans doute été conservés dans le Nouveau Testament, notamment les cantiques insérés dans l'Évangile de Luc. C'est dire que, dès l'origine, cette plus ancienne hymnographie chrétienne est en continuité directe avec celle de la Bible. En dehors des écrits canoniques, les psaumes dits de Salomon et ceux qui ont été découverts à Qumran sont relayés sans discontinuité par les *Odes de Salomon*, dont on dispute toujours pour savoir si l'original fut rédigé en grec ou en araméen mais dont on s'accorde à chercher le lieu d'origine dans la Syrie du nord ou le sud de l'Anatolie. Cette tradition d'une psalmique destinée à être chantée, mais construite sur des rythmes assez libres, est attestée pour les hymnes très anciennes du matin et du soir transcrites au 4<sup>e</sup> siècle dans les *Constitutions Apostoliques*. La doxologie du matin sera adoptée avec quelques variantes par toutes les liturgies : c'est notre « Gloire à Dieu dans les cieux ». L'hymne vespérale se conserve jusqu'à nos jours dans le rite byzantin : « Lumière joyeuse de la sainte gloire du Père. »

Mais l'évolution postérieure de l'hymnographie syrienne sera grandement influencée par l'initiative de Bardesane d'Edesse (+ 222). Quelques vers seulement de son abondante production nous ont été conservés par saint Ephrem qui nous apprend par ailleurs :

Il créa les hymnes et y associa les airs musicaux.  
 Il composa des cantiques et y introduisit les mètres.  
 En mesure et en poids il divisa les mots.  
 Il offrit aux gens sains le poison amer dissimulé par la  
 [douceur.]

Les malades n'eurent point le choix d'un remède salutaire.  
 Il voulut imiter David et se parer de sa beauté.  
 Ambitionnant les mêmes éloges il composa comme lui  
 Cent cinquante cantiques<sup>1</sup>.

D'après ce témoignage, il reviendrait donc à Bardesane d'avoir fait usage d'un mètre régulier, fondé sur l'isosyllabie et le nombre fixe des accents, comme d'un moyen pour inculquer au peuple son enseignement. Plus d'un siècle après sa mort, ses cantiques continuaient à être fredonnés. C'est pour réagir contre leur nocivité et faire prévaloir la doctrine orthodoxe définie à Nicée qu'Ephrem, sur les

1. Cité par R. DUVAL, *La littérature syriaque*, Paris, 1899, p. 18.

mêmes rythmes et sans doute les mêmes mélodies, composera ses premiers « enseignements » (*madroché*).

Il semble que les mélodies aient été pour beaucoup dans le succès des compositions de Bardesane et des adaptations de son fils Harmonios. L'historien Sozomène rapporte de ce dernier :

Profondément versé dans la culture grecque il fut le premier à composer des vers dans sa langue nationale et à les faire chanter par des chœurs ; et maintenant encore les Syriens chantent souvent, non pas les paroles mêmes d'Harmonios, mais ses mélodies. Harmonios en effet n'était pas totalement affranchi des erreurs de son père ni de certaines opinions des philosophes grecs sur l'âme, la génération et la destruction du corps, la métempsychose. Aussi introduisit-il, au milieu de ses propres pensées, quelques-unes de ces idées dans les chants lyriques dont il est l'auteur. Ephrem s'aperçut que les Syriens en goûtaient le style élégant et le rythme musical, et qu'en même temps ils se laissaient pénétrer aussi par les mêmes opinions. Alors, bien qu'il fût étranger à la culture grecque, il s'appliqua à l'étude des mètres d'Harmonios et, sur les airs de ses poèmes, il en composa d'autres en accord avec la doctrine de l'Eglise ; et tels sont ceux qu'il élaborait en forme d'hymnes sacrées et de chants de louange pour les saints. Depuis ce temps, les Syriens chantent les odes d'Ephrem sur les mélodies d'Harmonios<sup>2</sup>.

Malgré ses inexactitudes et le rôle exagéré qu'il attribue à Harmonios dont le nom et l'œuvre étaient sans doute plus connus des Syriens hellénisés, ce texte est important en ce qu'il souligne que, dès ses premières manifestations, l'hymnographie syrienne est tributaire des deux cultures araméenne et grecque, et aussi par l'insistance qu'il met à souligner le caractère didactique de ces compositions : deux traits qui caractérisent l'ensemble de cette hymnographie et expliquent pour une large part l'influence qu'elle a exercée.

#### *Saint Ephrem : un prédicateur-poète.*

Ephrem trouvait ainsi préparé l'instrument qu'il allait mettre au service de la catéchèse et d'une plus grande splendeur des célébrations liturgiques, au point de devenir l'hymnographe par excellence, sous le nom de qui on ne cessera de mettre par la suite des compositions nouvelles, en sorte qu'il est souvent difficile de déterminer celles dont

2. SOZOMÈNE, *Histoire ecclésiastique*, III, 16 ; P.G., 67, 1089.

il est véritablement l'auteur<sup>3</sup>. Il en va ainsi tout spécialement pour un grand nombre des hymnes aujourd'hui en usage dans les diverses liturgies de langue syriaque, et plus encore pour les traductions, adaptations et imitations qui en furent faites en grec<sup>4</sup>. Il semble par contre qu'on peut davantage faire confiance aux traductions arméniennes qui viennent corroborer et parfois suppléer la tradition syriaque.

Dans les œuvres certainement authentiques, les divers types de compositions que les traités de poétique entreprendront par la suite de classer ne sont pas encore nettement distincts. La préférence d'Ephrem va à l'homélie métrique, le *memro*, d'une facture très souple, et ce n'est pas sans quelque raison qu'au cours des siècles et au travers des traductions, il a été considéré comme un prédicateur plus que comme un poète. De fait, il s'insère dans une tradition plus large, attestée dès la haute antiquité chrétienne, tant en grec que dans les divers dialectes araméens, et dont l'homélie pascale transmise sous le nom de Méliton de Sardes fournit un exemple remarquable. Elle se perpétuera par exemple dans une part de l'œuvre oratoire de Basile de Séleucie qui semble bien avoir exercé son influence, conjointement avec les compositions syriennes, sur les *kontakia* de Romanos le Mélode<sup>5</sup>.

Et cependant, dès ses premières œuvres datées, Ephrem fait appel aux techniques que l'on considérera par la suite comme caractéristiques de l'hymnodie au sens le plus strict : celles du *madrocho* et du *soughîto*. C'est d'abord la division en strophes, permettant l'insertion d'un refrain repris par l'assemblée. Dans les compositions certainement authentiques, ce refrain se réduit le plus souvent à une brève acclamation qui vient scander à intervalles réguliers le développement de l'instruction (*madrocho*). Plus rares sont les poèmes acrostiches (*soughîto*) dont l'authenticité est assurée. En revanche, Ephrem fait un large emploi du dialogue et de la prosopopée qui sont également caractéristiques du *soughîto*, et il doit avoir largement contribué à la diffusion de ce genre éminemment populaire dont nous rencontrons de nombreux exemples tant dans la poésie liturgique que dans la prédication. C'est là un moyen un peu facile de donner un tour dramatique à l'expression des sen-

3. Cf. E. BECK, art. *Ephrem*, dans *Dictionnaire de Spiritualité*, IV, coll. 788-800.

4. Cf. D. HEMMERDINGER-ILIADOU, art. *Ephrem grec*, *ibid.*, coll. 800-815.

5. Sur les hymnes de Romanos le Mélode, cf. *infra*, p. 191.

timents et de développer une série indéfinie d'antithèses. Les mélodes par la suite n'en abuseront que trop tant en grec qu'en syriaque, et il se pourrait bien qu'Ephrem lui-même s'y fût parfois trop complaisamment abandonné.

Nous ignorons quelle place tenaient ces compositions dans la liturgie. Il est probable que bon nombre d'entre elles vinrent très tôt — et peut-être dès l'origine — prendre place dans les vigiles, sorte de méditation rythmée, toute tissée de réminiscences scripturaires, qui constituait comme un accompagnement de la *lectio divina* proprement dite. Ce sont parfois de véritables centons bibliques, et l'on comprend qu'elles en soient arrivées, parce que plus expressives et plus populaires, à se substituer pour une large part à la lecture du texte sacré lui-même et à la psalmodie. Cette prolifération intempestive ne se manifestera d'ailleurs qu'à une époque bien plus tardive, en des temps de décadence.

#### *Hymnes et controverses théologiques.*

En attendant, les controverses christologiques qui vont aboutir à morceler le patriarcat d'Antioche en des Eglises rivales qui s'anathématisent réciproquement donneront ample matière à la composition d'œuvres poétiques destinées à propager et à défendre les tendances antagonistes. L'hymnographie syrienne affirme de plus en plus son caractère apologétique et didactique, souvent aux dépens du lyrisme de la louange ou de l'imploration. Il ne faudrait pas néanmoins la réduire à cet aspect. Ce n'est pas seulement l'héritage d'Ephrem, mais celui de mélodes plus tardifs, qui sera revendiqué comme leur bien légitime par les diverses factions, et les emprunts ne cesseront de s'opérer, manifestant l'homogénéité profonde de la foi commune par-delà les disputes des théologiens et les exclusivismes des chefs religieux.

Deux noms sont devenus comme des éponymes pour les deux Eglises syriennes qu'opposaient les affirmations d'une ou de deux natures dans le Christ : chez les Jacobites, Jacques de Saroug, dont la position théologique demeure d'ailleurs incertaine ; chez les Nestoriens, Narsaï, le prestigieux réorganisateur de l'école de Nisibe. Les restes parvenus jusqu'à nous de l'œuvre considérable qui leur a été attribuée ne sont pas encore inventoriés, moins encore publiés de manière satisfaisante. Au dire d'Ebed-Jesu, Narsaï aurait composé trois cent soixante hymnes rassemblées en douze volumes. Les plus intéressantes sont celles qui ont été

conservées, selon une disposition qui pourrait bien remonter jusqu'à l'auteur, à la suite de ses neuf homélies pour les principales fêtes. Elles révèlent en tout cas la fonction originelle du *soughîto*, cantique populaire facile à retenir en raison de l'acrostiche, et rendu plus dramatique par le recours au dialogue. Quant à Jacques de Saroug, Bar Hebraeus lui attribue sept cent soixante *memré*. Ceux qui nous sont aujourd'hui connus forment un vaste commentaire poétique de l'Écriture, des mystères, des fêtes et des traditions de l'Église syrienne. La renommée de l'évêque de Batnan n'a pas fait oublier le nom d'un poète populaire, le potier Siméon Qûqâya, dont les hymnes en l'honneur de la Vierge furent adaptées à la liturgie copte et éthiopienne.

#### *Antiennes et répons.*

A côté de cette hymnographie syriaque aux développements surabondants et souvent fastidieux malgré la richesse des images puisées pour la plupart dans la Bible et mises en œuvre avec une virtuosité incomparable, les liturgies syriennes ont toujours fait place à des pièces plus brèves, comparables à nos antiennes et à nos répons. Il n'y a pas lieu de s'arrêter ici sur les antiennes (*ényoné*) destinées originellement à s'intercaler entre les versets des psaumes, sinon pour signaler qu'elles s'en sont parfois détachées pour former des séries autonomes et qu'elles semblent bien s'être trouvées ainsi à l'origine de ces *canons* que des mélodes d'origine syrienne, Jean de Damas et ses compagnons, contribueront — par l'intermédiaire des usages monastiques de saint Sabas — à introduire dans la liturgie byzantine où ils connaîtront une vogue immense.

Par contre, le répons (*ma'nito*) est un élément important de l'hymnographie syrienne. Le recueil de deux cent quatre-vingt-quinze pièces rassemblées par Sévère d'Antioche, et dont quelques-unes peuvent avoir été originellement composées en syriaque, sera traduit dans cette langue par Paul d'Edesse, au début du 7<sup>e</sup> siècle, en même temps que soixantedix autres, attribuées à Jean Bar Aphtonia et à d'autres auteurs. En 675, Jacques d'Edesse adaptera cette version pour permettre de la chanter sur les mélodies traditionnelles. Considérablement accrue au cours des siècles, elle semble avoir été d'un usage très général, bien qu'aujourd'hui une petite partie seulement trouve encore place dans la liturgie syrienne d'Antioche. Par contre, chez les Syriens

orientaux, des compositions autochtones de même type, les *'onyata*, constituent jusqu'à présent un élément important de l'hymnodie, d'ailleurs relativement sobre, de ces Eglises nestorienne et chaldéenne.

Chez les Syriens occidentaux, les hymnes connaîtront une prodigieuse floraison et en viendront à constituer la majeure partie de l'office des heures et des fêtes ainsi que de la liturgie des défunts. Elles trouveront également place dans le déroulement de la liturgie eucharistique et sacramentelle.

### *Situation actuelle de l'hymnodie.*

Au terme d'une longue et complexe évolution, quel est donc aujourd'hui le rôle de l'hymnographie dans la vie liturgique des trois Eglises de langue syriaque ?

Les Eglises syriennes orientales ont su la maintenir dans des limites qui sauvegardent le juste équilibre de la psalmodie, de l'hymnodie et de la prière de demande ou de supplication. La situation dans laquelle se trouvent depuis des siècles les communautés nestorienne ne leur a guère permis d'organiser leurs célébrations ; mais la fidélité avec laquelle ont continué à être copiés les recueils médiévaux témoigne du moins de la volonté de maintenir les formes traditionnelles d'une liturgie éminemment communautaire. Dans les villages, c'est presque exclusivement par la participation aux fonctions liturgiques et par la mémorisation des chants qui y occupent une large place que s'est perpétuée une catéchèse populaire. Les Chaldéens catholiques disposent depuis la fin du 19<sup>e</sup> siècle d'un bréviaire compilé par le P. Bedjan, Lazariste. Le souci de ne pas trop prolonger les offices et surtout de fournir au clergé un recueil maniable, a entraîné de regrettables mutilations dans les hymnes<sup>6</sup>, réduites à quelques strophes qui paraissent avoir été choisies assez arbitrairement, à moins que, conformément à une habitude aussi ancienne que généralisée, on ne se soit contenté d'en garder seulement le début. Il n'en reste pas moins que c'est surtout grâce à ces hymnes, tissées d'images et d'allusions bibliques, que les chrétiens gardent un contact vivant avec les grandes figures et les principales scènes de l'Ancien Testament puisque, dans trop de cas, les deux lectures scripturaires de la Loi et des prophètes sont omises à la messe avant celle de l'épître.

6. Notamment dans les *madroché*.

Dans la liturgie syro-jacobite, l'hymnodie occupe, comme il a déjà été dit, une place encore beaucoup plus considérable. Elle est aussi beaucoup plus variée puisque, à côté des *madroché* et *soughiôto*, ont fleuri des compositions de types très divers dont il serait sans intérêt d'énumérer ici les noms. Lyrisme populaire, parfois un peu trop affectif à notre goût, assez proche des compositions du Moyen Age latin que notre liturgie romaine post-tridentine avait presque totalement éliminées, laissant ainsi le champ libre à des cantiques en langue vulgaire dont la quantité littéraire et surtout la valeur doctrinale n'étaient certes pas meilleures.

Un phénomène du même ordre s'est produit chez les Maronites, non peut-être sans quelque influence italienne. Depuis le 18<sup>e</sup> siècle et surtout au 19<sup>e</sup>, on a vu se multiplier et s'introduire presque sans contrôle dans l'usage liturgique, tant au cours de la messe que pour l'office et les autres cérémonies, des *soughiôto* en langue arabe qui n'ont guère que le nom de commun avec les compositions transmises en syriaque sous le patronage de Jacques de Saroug ou de Narsaï. Si le recueil complet des textes de l'Office, le *Penquit* syrien édité à l'usage des Syriens catholiques par Mgr David, est un ouvrage de bibliothèque hors de mesure avec la situation réelle des communautés auxquelles il se veut destiné, il a eu du moins le mérite de rendre accessible, malgré quelques coupures et omissions regrettables, la plus large part du trésor hymnographique qui avait, au cours des siècles, trouvé place dans la liturgie jacobite.

Les Maronites ont dû se contenter jusqu'ici d'un bréviaire férial qui est plutôt une collection d'hymnes et de prières réparties suivant les heures et les jours de la semaine. Le choix porte la trace de son origine monastique : les thèmes bibliques retenus de préférence sont ceux qui peuvent le mieux éveiller la componction et inviter à la pénitence. Les grandes compositions doctrinales de l'âge d'or de l'hymnographie syriaque n'ont laissé que trop peu de traces. Rien de comparable à ce qui été choisi pour le récent *Penquit* en trois volumes à l'usage des Jacobites du Kérala. On veut espérer que la rénovation actuellement en cours de la liturgie maronite saura, sans abandonner ce qui lui donne son cachet spécifique et fait partie de son héritage monastique, puiser plus largement dans le trésor de l'hymnographie syrienne, en vue de développer une catéchèse biblique plus que jamais nécessaire. Les recueils qui, sauf pour la Semaine de la Passion et pour une première ébauche de Propre des fêtes imprimée au 17<sup>e</sup> siècle à Rome, sont

restés jusqu'ici à l'état de manuscrits, rappellent qu'il y a là un élément traditionnel de la liturgie maronite.

### *Fonction des hymnes.*

La thèse selon laquelle la place exorbitante prise par l'hymnodie dans l'Eglise maronite serait conforme aux usages les plus anciens des liturgies syriennes est dénuée de tout fondement. Mais il est vrai que ces liturgies ont toujours fait au chant des hymnes et à la déclamation de ces homélies versifiées que sont les *memré* une place plus importante que d'autres traditions et surtout celles de l'Occident latin. Il faut cependant noter qu'elles se sont multipliées surtout dans les offices spécifiquement monastiques des vigiles et des complies. La prolifération dont témoignent les manuscrits récents et les éditions paraît assez tardive. Bien des questions se posent, tant pour les Eglises syriennes que pour le rite byzantin ou même arménien : à quoi tient la désaffection relative pour la psalmodie et les lectures scripturaires ? Il semble qu'on trouve déjà la réponse dans ce qui nous est rapporté par un biographe de saint Ephrem :

Lorsqu'il vit le goût des habitants d'Edesse pour les chants, il institua la contrepartie des jeux et des danses des jeunes gens. Il établit des chœurs de religieuses auxquelles il fit apprendre des hymnes divisées en strophes avec des refrains. Il mit dans ces hymnes des pensées délicates et des instructions spirituelles sur la Nativité, sur le baptême, le jeûne et les actes du Christ, sur la Passion, la Résurrection et l'Ascension, ainsi que sur les confesseurs, la pénitence et les défunts. Les vierges se réunissaient le dimanche, aux grandes fêtes et aux commémorations des martyrs ; et lui, comme un père, se tenait au milieu d'elles, les accompagnant de la harpe. Il les divisa en chœurs pour les chants alternants et leur enseigna les différents airs musicaux, de sorte que toute la ville se réunit autour de lui et que les adversaires furent couverts de honte et disparurent<sup>7</sup>.

Cette reconstitution idéalisée de l'activité de celui qui reste pour toutes les Eglises syriennes le type même de l'hymnographe, n'a sans doute qu'une valeur historique bien relative. Là n'est pas son intérêt. Ce texte énumère les thèmes principaux qu'aborde le répertoire de l'hymnographie liturgique transmise sous le nom du diacre d'Edesse : ce sont, à peu de choses près, ceux qui se retrouvent dans le

7. Cité par R. DUVAL, *La littérature syriaque*, Paris, 1899, p. 21.

recueil de Sévère d'Antioche tel que le connaissait Jacques d'Edesse. On peut seulement s'étonner qu'il ne mentionne pas plus explicitement ces hymnes pénitentielles qui comptent parmi les plus célèbres et qui occupent une large part dans les offices liturgiques, notamment chez les Maronites. Ce sont elles surtout qui donnent aux liturgies syriennes cet accent « purgatorial » dont parlait naguère l'abbé M. Hayek<sup>8</sup>. A côté des « instructions » (*madroché*) et des hymnes de louange qui occupent une place de choix chez les Syriens orientaux et actualisent les grands thèmes de l'histoire du salut, ce rappel incessant de la condition pécheresse de l'homme qui s'en remet à la miséricorde divine en se recommandant de l'œuvre rédemptrice du Christ et de l'intercession de la Vierge Marie et des saints, assure l'équilibre de la vie chrétienne. Il n'est guère d'office de l'une ou l'autre des liturgies syriennes qui ne sauvegarde ces diverses composantes. La valeur littéraire de plusieurs de ces compositions peut être assez mince ; elles remplissent du moins la double fonction de nourrir la foi et la piété aux sources les plus authentiques de l'Écriture et des Pères.

I.-H. DALMAIS, o. p.

8. « Située entre la liturgie byzantine d'assomption et la liturgie latine d'incarnation — l'art ici et là prouve l'infléchissement vers un Christ de gloire ou un Christ de passion — la liturgie syrienne reproduit, dans son déroulement et dans la vie des communautés stigmatisées qui en ont vécu, un monde intermédiaire entre cette gloire et cette passion : un univers « purgatorial » où le moralisme théologique de la purification et l'attente eschatologique de la gloire parousiaque sont les deux lignes maîtresses. C'est un monde de Shéol » (M. HAYEK, *Liturgie maronite. Histoire et textes eucharistiques*, Paris, 1964, p. XV).